

Marie-Jeanne Chaplain-Corriveau

LES CHRONIQUES DE NAVÄMGARD

– RÉVÉLATION –

Marie-Jeanne Chaplain-Corriveau
Les Chroniques de Navämgard – Révélation

Révision linguistique : Corinne de Vailly
Correction d'épreuves : La Lanterne, services éditoriaux
Mise en page : François Messier
Comité de premiers lecteurs :
 Alexandre Allard
 Ariane Allard
 Simon-Pierre Chaplain-Corriveau
 Anne-Catherine Chouinard
 Gabriel Paradis

Page Facebook : Les Chroniques de Navämgard - Livre

ISBN 978-2-9816709-0-8

Navämgard © Le nom **Navämgard** © et ses associations (terres de, Chroniques de, etc.) sont la propriété intellectuelle de Marie-Jeanne Chaplain-Corriveau. Toute utilisation du nom **Navämgard** ©, de l'univers ou des personnages de **Navämgard** © est strictement interdite sans l'autorisation préalable de Marie-Jeanne Chaplain-Corriveau.

Dépôt légal 2^e trimestre 2017
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction
sont interdits sans l'accord de l'auteur.

Imprimé au Canada par BouquinBec
Service de publication accompagnée
bouquinbec.ca



BOUQUINBEC

À tous les passionnés

Prologue

*Those who dream by day are cognizant of many
things that escape those who dream only by night.*

Ceux qui rêvent éveillés ont connaissance de mille choses
qui échappent à ceux qui ne rêvent qu'endormis.

Edgar Allan Poe, *Éléonora*

Ce qui suit est le récit de rêveurs éveillés.

Celui de Jenn, étudiante au baccalauréat.

Celui de Chloé, enseignante en arts plastiques.

Celui d'une aventure sur les terres de Navāmgard,
à l'aube de la Révélation.

1

Montréal, été

— Es-tu certaine que ça va aller ?

Les pièces de l'appartement étaient remplies de boîtes à moitié ouvertes et de meubles épars. Des produits nettoyants et des chiffons imbibés de poussière et de crasse étaient empilés sur le comptoir. Il flottait une vague odeur d'ammoniaque et de pipi de chat dans la cuisine. Ou peut-être était-ce dans le passage ? Ou dans tout l'appartement ? Et il y avait ce vent qui hurlait dans l'escalier de fer forgé. Et ces bruits de guerre qui s'élevaient du salon. S'il y avait eu des trous dans les murs, elles se seraient crues en pleine Troisième Guerre mondiale.

Mais ce n'était qu'un déménagement. SON déménagement. Dans son tout premier appartement. Alors...

— Bien sûr, maman, ça va aller. Ne t'inquiète pas pour nous !

La mère lança un regard chargé de sous-entendus vers l'avant du logement. Jenn l'ignore. Elle savait exactement ce à quoi sa mère pensait et elle n'en avait que faire. Elle avait 18 ans. C'était son argent, sa vie et...

— Merci encore pour ton aide, Céline ! cria Nick sans quitter son jeu sanglant.

Et surtout, c'était son chum à elle, pas celui de sa mère.

— Si tu as besoin de quoi que ce soit, tu appelles, d'accord ?

Jenn hocha la tête tandis que sa mère l'enlaçait. La jeune femme savait bien qu'au fond, elle aurait beau l'appeler, elles vivaient à présent à trois heures de route l'une de l'autre, en faisant fi des aléas de la température et des chantiers routiers. Si elle avait un problème avec son lavage, une recette ou ses travaux

scolaires, le seul soutien que maman Céline et tout le reste de sa famille pourraient lui offrir serait quelques mots de réconfort dans un combiné téléphonique ou par courriel.

La mère descendit l'escalier en faisant un signe de la main à sa fille, déchirée entre la fierté de la voir devenue femme et la peine de dire adieu à son bébé. Jenn lui sourit, avant de retourner chez elle.

Chez elle. Dans son chez-soi. Ces mots avaient un tout nouveau sens à son oreille. Avant, c'étaient des mots réconfortants pour son cœur d'enfant. C'était l'endroit où se réfugier en cas de déluge de pluie ou de larmes. C'était l'endroit où les toutous et les rêves se couchaient chaque nuit, où il y avait de la nourriture qui apparaissait par magie dans les armoires et où le papier hygiénique était éternel ou presque. Mais maintenant, elle était grande, elle était adulte et son chez-soi représentait son indépendance. À présent, elle était totalement responsable de son destin... et du papier hygiénique.

Jenn ferma la porte de la cuisine, embrassa l'espace du regard. C'était petit, d'une propreté relative, mais c'était ce que c'était : chez elle. « Chez nous » rectifia-t-elle.

Traversant le corridor où étaient empilées les boîtes qui n'avaient pas été déballées, Jenn rejoignit son chum au salon. Les immenses fenêtres donnaient sur une rue où s'entassaient les voitures, faute de stationnement privé, et où la seule vue était celle des immeubles d'en face. Malgré cela, les vitres laissaient apparemment entrer une lumière incroyable lorsque le soleil daignait se pointer le nez. Du moins, c'était ce que le propriétaire, l'oncle de Nick, avait laissé entendre lorsqu'il leur avait fait faire le tour du logement. Comme elle n'avait pas encore eu droit à la moindre journée ensoleillée à Montréal, Jenn ne savait pas si c'était vrai. Quoi qu'il en soit, vue ou lumière, ces fenêtres étaient jolies et la jeune femme songeait déjà au moment où son bureau de travail trônerait devant celles-ci, paré d'un ordinateur, de ses livres, et de...

— Alors ? Contente ?

Sans détourner les yeux de son jeu vidéo, Nick l'invita à s'asseoir contre lui.

— Oui, très contente, même ! Il y a encore pas mal de dépaquetage à faire, mais à deux, on devrait s'en sortir ! Viens-tu m'aider ? Si on donne un coup maintenant, on pourrait avoir terminé demain ! Et ma mère est partie maintenant, plus besoin de te cacher pour éviter ses commentaires...

— Je ne peux pas tout de suite, toute mon équipe est en ligne, on s'en va faire une méga bataille, ça va être tellement *nice* ! Pourquoi tu ne resterais pas là pour m'encourager, à la place ? Les boîtes peuvent attendre !

— Il faut souper et il n'y a pas de casserole ni de poêle sorties. Elles sont dans une de tes boîtes que tu n'as pas identifiées, alors...

— On commandera, c'est tout ! C'est un déménagement !

— On a déjà commandé de la pizza ce midi !

— Allez, Jenn, c'est correct ! On ne mourra pas si on commande deux fois dans la même journée !

— Nous, peut-être pas, mais le budget...

— Oh, laisse faire le budget un peu ! On vient d'emménager, dans notre premier appart. Toi, ma super belle blonde, et moi, nous deux, ensemble ! Le budget, on le commencera demain, tu veux ?

Elle soupira. Ils étaient le 14 août. Dans quelques semaines, elle débiterait l'université et elle aurait déjà fait ses premiers quarts de travail en tant que préposée dans un magasin à grande surface. Avant tout cela, elle voulait que l'appartement soit rangé, qu'il soit devenu un véritable chez-eux plutôt qu'un camp de réfugiés. Au final, cela ne leur laissait que quelques jours. Quelques

jours. Nick avait probablement raison. Le budget, les boîtes, l'organisation, ça pouvait bien attendre un peu.

Elle se blottit contre lui. Dans la rue, une voiture descendait à toute allure. Dans une cour, quelque part, une vieille femme rappelait son matou d'une voix nasillarde. Dans le salon, la télévision crachait des bruits de mitraillettes, de grenades et d'agonie sanglante.

Et elle, Jenn, était enfin chez elle, dans son premier appartement, au commencement de sa vie d'adulte, de sa VRAIE vie.

2

Montréal, automne

Le vrombissement de la Harley de mon voisin me fait sursauter. C'est la troisième fois cette semaine. Je regarde le cadran de mon réveille-matin : 6 h 23. Deux minutes avant mon alarme. Deux regrettées minutes de repos pourtant mérité. Vivement les premières neiges et le remisage de ce diabolique et surtout bruyant engin. Je m'étire à contrecœur. Le réveil s'allume, crache un rythme effréné qui achève de chasser les dernières brumes de mon sommeil. Je pousse la masse qui ronfle toujours à mes côtés.

— Coucou, Seb. C'est l'heure de se lever.

— Hmmm...

J'aurai fait mon effort. Comme tous les matins.

Je me glisse hors des couvertures. Le plancher de bois est glacial. Et je sais que la céramique de la salle de bain sera encore pire. Je me convaincs que la douche me fera du bien, même si je sais que si elle est trop chaude, je ne voudrai pas en sortir et que si elle est trop froide, je n'aurai pas envie d'y entrer.

C'est l'éternel débat de la routine matinale.

Une vingtaine de minutes plus tard, je suis douchée, habillée, coiffée, bref, je suis décente et prête à aller travailler. Un verre de jus d'orange à la main, debout près du grille-pain, je consulte mon horaire de la journée : deux groupes, deux devoirs à corriger, un autre à recevoir, une activité à préparer pour la semaine prochaine. Et une surveillance du midi. Je fais la moue. Autant j'adore être enseignante d'arts plastiques, autant je déteste les surveillances. Faire la chasse aux élèves n'est pas un problème, mais...

— Tu sens bon ce matin, tu sais ?

Seb, fraîchement rasé, dépose ses lèvres sur ma tempe.

— Merci. Je n'ai pas vraiment de mérite, je ne fais qu'utiliser un shampoing à la vanille. Tu devrais peut-être adresser une lettre de remerciements à la compagnie ?

— Toi et le romantisme... Une chance que je t'aime comme ça ! De quoi ta journée a-t-elle l'air, Madame Pas-de-compliment-merci ? Oh ! Une surveillance du midi ? Tu passeras à mon local ?

Je finis mon verre de jus d'orange, avant d'attirer Seb à moi.

— Peut-être, on verra si tu le mérites...

Je l'embrasse, un peu, beaucoup, avant de le laisser en plan et de me sauver au salon. C'est peut-être le seul avantage des surveillances du midi : s'il n'y a pas trop de récalcitrants, je peux me glisser jusqu'au local de Seb, le temps d'un câlin, d'un baiser, d'un mot doux... Le véritable avantage repose probablement sur le fait que Seb et moi avons la chance de travailler au même endroit, mais je préfère ma vision des choses. Je ne suis peut-être pas romantique, mais je n'en demeure pas moins une rêveuse.

Je regarde ma montre. Encore quinze minutes avant l'heure maximale du départ. Seb n'est pas encore prêt et il ne le sera pas avant la dernière seconde du compte à rebours. S'il y a bien une chose dont je suis certaine après huit ans de vie commune, c'est son impossibilité à être prêt à l'avance. Pile à l'heure, toujours ; plus tôt que prévu, jamais. Je jette un regard à la bibliothèque. J'ai quelques livres en attente, mais avec la correction que j'ai à faire aujourd'hui, des lignes sur du papier ne m'attirent pas, aussi trépidante l'histoire qu'elles racontent soit-elle. Quelles sont mes autres options ? Je n'hésite pas une seconde de plus.

Télévision, allumée. Console, allumée. Manette, en main. Je repars explorer le monde de Thédas avec mon équipe d'aventuriers.

Les minutes s'égrainent. 7 h 24. Et 59 secondes.

— On peut y aller !

Top chrono, pile à la seconde pour Seb. Comme toujours. Au revoir Thédas et dragons. J'éteins tout et c'est le retour à la vraie vie. Balayer les feuilles mortes du pare-brise. Se dire que bientôt, ce seront les flocons qui les remplaceront. Maudire la circulation inévitable et les nids-de-poule oubliés du printemps dernier. Souhaiter une bonne journée à Seb, puis s'engouffrer dans les corridors bondés qui vibrent au rythme de l'adolescence. Arriver saine et sauve dans ma classe. Sortir le matériel nécessaire pour mon premier cours de la journée. Sonnerie de la cloche. Entrée des élèves.

La journée est ordinaire, sans drame ni miracle. Les groupes se suivent ; les devoirs se ressemblent. C'est vendredi, les élèves sont un peu dissipés, je les laisse faire – l'art sert à s'exprimer, après tout. Entre le fonctionnement de la roue chromatique et les différences entre le fusain et le pastel, je corrige, je range, je lave. Mon local est ma deuxième maison, le lieu où se rejoignent ma vocation et mon amour de l'art.

Midi. Je n'ai pas vu le temps passer. Du regard, je survole ma classe vide, mais je n'y trouve aucune justification me permettant d'y demeurer. Sans autre choix, je me dirige vers ma surveillance du midi. La première demi-heure se passe sans problème ; les élèves semblent avoir mieux à faire aujourd'hui que de déjouer mon œil attentif de gardienne des corridors. Je passe par le local de Seb ; il est aux prises avec un conseil de finissants passionnés. Nous parlerons ce soir. Je repars. Mais au moment où j'ose croire que ma tournée sera aussi facile que l'a été ma matinée, l'attaque survient.

— Hey ! Chloé ! C'est bien ça, Chloé ? Attends-moi !

Ma collègue fait claquer ses talons jusqu'à moi. Elle est nouvelle, je crois. Je ne connais pas son nom. Lyne ? Martine ? Quelque chose en « ine ». Ou peut-être était-ce en « ane » ?

— Je ne savais pas que tu surveillais ce midi ! Les autres profs font une petite réunion jeudi prochain, est-ce que ça t'intéresse ? Cinq à sept, puis sortie au Kinzo. Je crois que tu es la seule qu'ils n'ont pas jointe !

— Je vais passer mon tour. Merci de l'invitation, par contre.

J'espère que ça suffira à la faire partir, mais elle semble décidée à rester. Pourquoi nos collègues ne l'ont-ils pas prévenue que je ne sors jamais avec eux ?

— Bah, ce n'est pas grave, on se reprendra ! Tu as quelque chose à la place ?

Elle est curieuse, en plus. C'est le pire scénario possible.

— Oui, je suis occupée ce soir-là.

J'ose croire que mon ton lui fera comprendre que pour moi, la discussion est terminée. Mais elle renchérit :

— Que fais-tu ? Tu sais, les autres sont toujours ouverts aux nouvelles idées pour les petites rencontres, on pourrait choisir quelque chose tous ensemble pour la prochaine fois ?

Au moment où je tente de formuler un nouveau refus poli, mais plus direct, la cloche sonne. Sauvée ! Je m'excuse et bifurque vers mon local, laissant ma collègue sans réponse. Comme d'habitude.

S'il y a bien une chose dont je me passerais, dans ce merveilleux métier d'enseignante, c'est de mes collègues.

Ce n'est pas qu'ils sont méchants ou désagréables, loin de là. En fait, c'est plutôt le contraire : ils sont très amicaux. Trop amicaux. Ils veulent sans cesse prendre des nouvelles, m'inviter à des sorties, parler de tout et de rien. Mais ils ne comprennent pas que je n'ai pas envie de me mêler au groupe, d'être des leurs. Du moins, je sais pertinemment que je ne le pourrais pas. Nous sommes trop différents, eux et moi. J'aime la quiétude que me

garantissent ma solitude et mon éloignement volontaire – moins ils en savent, moins j’ai de questions, et c’est tout ce qui m’importe.

La journée tire à sa fin. Je donne un dernier coup de balai et j’éteins la lumière de mon local. Je quitte l’école en saluant mes étudiants qui parlent de leurs plans pour la fin de semaine. Je rejoins Seb près de l’auto. C’est le retour à la maison, le ménage, la préparation du souper. Je nourris le chat et paye les factures, Seb prépare son couscous. On allume la radio, on parle de la journée, des progrès et régressions de mes élèves, des rencontres qu’il a faites pour différents événements parascolaires. Le soleil se couche.

Je range les dernières pièces de vaisselle dans les armoires et je m’appuie au comptoir.

— Alors... Qu’est-ce qu’on fait ce soir? me demande Seb en replaçant le torchon sur la poignée du four.

— On est vendredi, on peut faire ce qu’on veut, non? On a toute la nuit devant nous...

— Je vois où tu veux en venir, je crois...

— Et? Ça te tente?

Je connais déjà sa réponse. Elle brille dans ses yeux comme dans les miens.

— Sortez les boîtes, brassez les dés! Ce soir, on pille le château et on abat le dragon! Ou est-ce l’inverse?

— Le dragon? On n’avait pas dit qu’on chassait le loup-garou, cette fois?

— Tant qu’on gagne, peu importe le monstre! Je vais chercher la musique d’ambiance!

Je déplie les plateaux de jeu, distribue les dés et examine les figurines. Il ne m’en reste que trois à peindre. J’espère qu’une

nouvelle extension paraîtra bientôt, avec un nouveau lot de règles, de cartes de jeu... Et de personnages à animer de couleurs, bien sûr !

Sur un enchaînement de rythmes celtiques et médiévaux, nous jouons une partie de *Talisman* de trois heures, avant de terrasser le loup-garou ET le dragon – faute de nous entendre sur un seul antagoniste, nous avons opté pour deux. Pourquoi pas, après tout ? Parfois, nous jouons à plusieurs personnages et d'autres fois encore, nous créons nos propres règles de jeu et paramètres de victoire. Tout pour le plaisir.

Seb range le matériel pendant que je prépare des *smoothies*, puis nous passons au salon. Il s'installe à l'ordinateur, moi à la console de jeu. Et nous jouons encore, chacun dans nos univers cette fois, jusque tard dans la nuit. Après d'innombrables duels et combats, nous éteignons les écrans, tirons les rideaux. Nous nous glissons sous la couette, serrés un contre l'autre.

Vendredi typique. Pour nous.

Je suis Chloé. Il est Seb.

Nous préférons les jeux vidéo au casino, les jeux de société au sport.

Il est *Final Fantasy* et RTS ; je suis *Zelda* et RPG.

Nous sommes geeks. Personne ne le sait. Personne ne doit le savoir.

Et je ne voudrais pas d'une autre vie que la nôtre.

3

Terres de Navämgard, an 9

Les quoi? Terres de Navämgard? Qu'est-ce que c'est ça? Où se situent-elles? Les rares informés répondraient « Quelque part sur le continent de l'Edda », mais cela n'aiderait probablement personne. Et comment se fait-il que la date indique sa neuvième année, plutôt que de suivre celle de notre XXI^e siècle?

Tout cela est sans importance. Pour l'instant.

En ce mystérieux Navämgard, donc, sous un soleil déjà haut, le village aux allures médiévales s'éveillait sans se presser. Les yeux encore cernés, les marchands ouvraient leurs échoppes en bâillant. Bientôt, aventuriers et voyageurs déferleraient sur la place, à la recherche d'informations, de travail et de potions en tous genres. Déjà, le cliquetis des armes et des armures couvrait le tumulte du ruisseau et le chant des oiseaux.

Oui, tout indiquait qu'il s'agirait d'une autre belle journée sur les terres de Navämgard.

Mais pas pour nous. Pas pour moi, Aéryn la Perkeldar.

Debout à l'ombre des arbres qui bordaient le patelin, j'attendais avec mes compagnons. Les sens à l'affût, nous espérions un indice, un signe. N'importe quoi qui permettrait d'échafauder un nouveau plan. Le temps nous était compté, mais nous avions les mains liées : tout reposait sur notre anonymat. Sans lui, nous n'avions aucune chance de réussite.

Le vent remua les herbes hautes et ébouriffa mes courts cheveux blancs. D'un coup, je me raidis, alarmée. Je levai la tête vers mon jumeau Kiran. Son museau félin frémissait. Ses traits de

panthère des neiges, comme les miens, s'étaient figés. Sa main avait glissé vers son carquois. Nos compagnons Morag et Médérik, quant à eux, avaient cessé de chuchoter, attentifs. Je n'avais pas rêvé : la brise ne portait plus les rumeurs du village. Même les oiseaux s'étaient tus. Tout était devenu silencieux, comme dans un tombeau.

Une ombre disparut derrière un des bâtiments de bois, plus rapide que l'éclair. Que se passait-il ? Je me plaçai près de Morag, qui me regarda avec ses grands yeux paniqués de demi-Elfe. Elle n'était pas une guerrière et son bâton en était plus un d'apparat que de combat.

— Connais-tu des sorts offensifs ?

— Offen... D'attaque ? Je... non ? Je ne crois pas... je...

— Reste près de moi alors, et...

Soudain, un vacarme s'éleva du pub du village.

— HA ! HA ! ÇA VOUS APPRENDRA À VOUS ATTAQUER AU CARAVANIER, MARAUDS ! AUX ARMES ! DES ASSASSINS ! AUX ARMES !

D'un coup, le village sortit de sa léthargie et tous répondirent à l'appel du Caravanier pour défendre les commerces.

Je dégainai mes dagues. Mon frère Kiran encocha une flèche à son arc. Des cris fusaient de toutes parts.

— ICI ! Il y en a un ici !

— Attention, ils se sauvent vers le ruisseau !

— Arrêtez-les !

Nous quittâmes notre point d'observation pour nous lancer dans la mêlée. Mais à peine le combat avait-il commencé qu'il s'était achevé. Les armes des plus confiants retournaient déjà à leur fourreau, tandis que les plus avisés les gardaient en main,

aux aguets. Ça n'avait été qu'une escarmouche. Et plutôt mal planifiée, à voir la rapidité avec laquelle l'effet de surprise des attaquants avait été dissipé.

Un couple de guérisseurs passait de bâtiment en bâtiment pour soigner les rares blessés, tandis que le Caravanier, propriétaire du pub des Mille et un délices et chef du village, faisait rassembler les cadavres des assaillants sur la grande place. Ils étaient tout de noir vêtus et aucun n'avait un visage familier, ni pour les villageois ni pour nous. Qui étaient-ils ? Une folle pensée me traversa l'esprit : se pouvait-il qu'ils aient été... nos alliés ?

— Mais pourquoi ont-ils attaqué le village ? souffla Morag la demi-Elfe. Si peu nombreux, ils n'avaient aucune chance, non ?

En effet, à cinq contre le village entier, ils n'avaient pas eu la moindre chance de s'en sortir vivants, même à une heure aussi matinale.

— Morag ! C'est ça ! Ils n'avaient *aucune* chance ! s'exclama mon jumeau, ses traits félins stupéfiés par quelque chose qui m'avait visiblement échappé.

— Comment est-ce que... commença Médérik, mais Kiran l'interrompit.

— Allez, suivez-moi ! Nous devons aller au campement de l'Ordre, et vite !

Sans poser plus de questions, nous lui emboîtâmes tous le pas. Peu importait ce qu'il avait déduit, si cela nous permettait d'entrer dans le campement du Nain Galim et de ses hommes sans éveiller de soupçons, nous devons le suivre. C'était là-bas qu'IL était. Le Livre. Notre unique piste. Si nous voulions avoir une chance de le faire disparaître, d'empêcher la Révélation, nous devons d'abord nous en rapprocher. Et alors seulement, nous aurons espoir de sauver la Septième Voie.